

Almanach
des Dames;
pour l'An 1839.



TUBINGUE, Chez J. G. Cotta, Libraire.
PARIS, Chez Treuttel & Würtz, Libraires,
Rue de Lille, N^o 17.

LA SUITE

DU VIEUX CRIEUR DU RHONE.

Le vieux crieur alloit contant l'histoire
Du foible enfant vers le Rhône égaré :
Un vieux soldat, tout cuirassé de gloire ,
En l'écoutant sous son casque a pleuré.

« Ce n'étoit plus quand l'été se couronne
De rayons d'or, de pampres et de fleurs :
C'étoit au temps où l'hiver s'environne
De longues nuits et de mornes couleurs.
Ce n'étoit plus quand ma voix lamentable
Cria par-tout l'enfant sans l'obtenir ,
Mais aux mères toujours ce triste souvenir
Apparoissoit lugubre et redoutable.

« Celle que l'on crut morte en ses cris superflus ,
Qu'on emporta le soir, de larmes épuisée...
Elle vit; mais, semblable à sa plainte brisée,
Sa mémoire au malheur ne se réveille plus.

La moisson, le rivage, et le Rhône rapide
 Dans ses esprits confus ne viennent plus s'offrir :
 Ainsi se trouble une eau limpide
 Dont la source va se tarir.

« Ses yeux sans s'étonner ont revu sa demeure,
 Où la foule a suivi ses pas,
 On l'entoure, on frémit, on pleure;
 Elle seule ne pleure pas.
 Dieu la bénit d'un long délire :
 Son fils est là, dit-elle... il dort;
 Elle a rapporté son sourire
 A son fils... que l'on cherche encor !

« Balançant un bercean dans ces nuits rigoureuses,
 Seule, elle dit encor : Les mères sont heureuses !
 Seule, elle ne sait plus son malheur si récent :
 Calme, elle n'offre à Dieu qu'un cœur reconnoissant.
 A travers le rideau que sa main vient d'étendre,
 Elle entend respirer l'enfant dans son sommeil :
 Qui voudroit l'arracher à cette erreur si tendre ?
 Elle écoute son souffle, elle attend son réveil.
 Ah ! ne soulevez pas ce rideau qui l'enchanté,
 Pareil au voile épais tombé sur sa raison :
 L'enfant, s'il vit encore, est loin de sa maison,
 Et près d'un bercean vide elle prie... elle chante.

« Dans sa vague tristesse on la voit tout le jour,
 Et sans nous reconnoître à peine,
 Contre son sein bercer une ombre vaine
 Et lui parler avec amour.
 Durant la nuit, tranquille et demi-nue
 Auprès des feux négligés et mourants,
 Elle charme sa veille au berceau retenue,
 En regardant courir les nuages errants.

« Un soir, la lune absente abandonne la terre
 Au sombre autan qui règne avec fureur ;
 Des éléments la lutte austère
 Glace les sens d'une muette horreur ;
 On ne voit plus que de foibles lumières ;
 Les chiens hurlants menacent les chaumières ;
 L'eau dans sa chute entraîne l'arbrisseau :
 De cette mère, immobile et charmée,
 La foible main s'endort sur le berceau
 Que semble suivre encor sa paupière fermée.

« Paix ! elle dort pour la première fois
 Depuis le jour éteint dans sa raison perdue,
 Qui la laissa sur la terre étendue,
 Sans souvenir, sans larmes, et sans voix.
 Mais l'ouragan dont gémit la nature
 Semble jaloux de cette longue erreur ;

Dans son sommeil il souffle la terreur !
 Et de son sein réveillant la torture,
 Y jette un cri dès long-temps expiré :
 « Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré ! »
 Comme l'écho frappé d'une clameur terrible,
 Sa raison qui renaît répond au cri d'effroi :
 « Rendez, rendez l'enfant, rendez... » Réveil horrible !
 Ce berceau découvert, il est vide, il est froid.

« Pâle, muette, en ses larmes glacée,
 Elle repousse et combat sa pensée ;
 Puis elle dit, en se cachant les yeux :
 « Je reconnois la terre, et j'ai perdu les cieux !
 « Dieu des mères ! mon Dieu ! vous savez s'il respire.
 « Rendez-le, guidez-moi... Je ne sais où : j'expire.
 « Il n'est plus là... Je n'y puis plus rester.
 « Eh bien ! puisque la mort ne veut pas m'arrêter,
 « J'irai par les chemins traîner, finir ma vie. »

« Et le jour, sur la neige on reconnoît ses pas ;
 Elle étoit douce et foible, on ne l'observoit pas,
 Et personne ne l'a suivie ;
 Dans les sentiers déserts Dieu seul l'entend gémir ;
 Mais l'aquilon a cessé de frémir.

« Elle marche, elle dit : « Je veux voir la chapelle

« Qu'au temps de la moisson j'embellis une fois,
 « Où mon fils... jour trompeur qu'à présent tout rappelle,
 « Sur ma voix, qui chantoit, vouloit former sa voix.
 « J'y porte son berceau; c'est mon dernier hommage,
 « Dououreux pour sa mère, inutile pour lui;
 « Ce n'est plus qu'un tombeau que j'y vois aujourd'hui,
 « Et dans mon ame en deuil j'offrirai son image.
 « Des fleurs... je n'en ai plus... ah ! j'ai trop peu de temps;
 « On meurt jeune sans l'espérance;
 « Mais tant que je vivrai, fut-ce jusqu'au printemps,
 « J'y viendrai cacher ma souffrance ! »

« Alors un saint pasteur, triste de souvenir,
 Prend le berceau léger qu'il promet de bénir.

« Une autre femme approche en sa misère errante;
 Sa voix n'a qu'un accent qui murmure : « Donnez ! »
 Elle indique un enfant aux regards consternés,
 Et cet objet voilé la rend plus déchirante.
 « Femme, dit l'autre mère, il faut vous secourir;
 « Vous cachez un enfant : sa misère est affreuse !
 « Ne souffrez pas pour lui, femme ! soyez heureuse.
 « Moi, je n'ai plus d'enfant... moi, je n'ai qu'à mourir. »

« Un cri perçant rompt cette plainte amère,
 Et le lambeau s'agite, et le cri dit : Ma mère !

Et la mère éperdue a saisi son enfant,
 Et l'affreuse étrangère à peine le défend ;
 Elle fuit, elle roule au bas de la montagne ,
 Et, comme un noir corbeau , se perd dans la campagne.
 La véritable mère écarte les lambeaux ;
 Ses yeux long-temps éteints, pareils à deux flambeaux,
 S'allument. « C'est mon fils !... qu'il est pâle ! » Elle tombe :
 Sous l'excès du bonheur la nature succombe.

« Car on diroit que créés pour souffrir,
 Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.
 Mais l'enfant la caresse ; il la rappelle, il pleure ;
 Il arrête son ame aux lèvres qu'il effleure ,
 Et son corps délicat, par sa mère entouré,
 Palpite et tremble encor d'en être séparé.
 « Ne tremble plus, c'est moi. Vois-tu, je suis ta mère :
 « Oh mon fils ! C'est mon fils , regardez-le, mon père ;
 « C'est mon fils ! ce n'est plus son fantôme trompeur ;
 « C'est mon enfant qui m'aime et qui vit sur mon cœur. »

« Le pasteur pour le voir se courbe devant elle ;
 Il sent couler ses pleurs à son récit fidèle :

Elle dit tout en paroles de feu.

De baisers, de sanglots son récit se compose :
 En vain pour sa vengeance elle bégaie un vœu ;
 Sortira-t-il du cœur où son fils se repose ?



Sans doute il a souffert, l'enfant infortuné !
Sans doute... Il vit encor ; sa mère a pardonné.

M^{ME} DESBORDES VALMORE.

L'AUMONE.

A MADAME ***.

Ce que vous donnez en mon nom vous
sera rendu au centuple par mon père.
(Évangile.)

Voici venir, mes sœurs, le dernier mois d'automne ;
Un beau jour, maintenant, est rare et passager :
Le pauvre, demi-nu, des premiers froids s'étonne ;
Travaillons pour le soulager.

Toi, reprends, Aglaé, l'aiguille intelligente
Qui nous rend nos bouquets de fleurs ;
Toi, la navette diligente
Qui marie, en courant, leurs soyeuses couleurs.

Donnez-moi mes pinceaux ; la nature éveillée
Se dégage de l'ombre, et rit de toutes parts ;

L'AVEUGLE

OU LE CRIEUR DU RHONE.

ÉLÉGIE.

On avoit couronné la vierge moissonneuse ;
Le village à la ville étoit joint par des fleurs.
La jeunesse et l'enfance y mêloient leurs couleurs,
Et le vieillard rioit d'une vendange heureuse.

Tout-à-coup le plaisir cessa.

Car c'est le feu follet qui s'éteint dès qu'il brille.

Et dans l'ombre un long cri glaça

Jusqu'au chant de la jeune fille :

« Rendez, rendez l'enfant dans la foule égaré !

« Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

« Son cœur est épuisé d'une torture amère ,

« Sa clameur s'est changée en un silence affreux.

« L'enfant ne dira pas qu'il est bien malheureux ;

« Il ne prononce encor que le nom de sa mère.

« Quoi ! pas une voix ne répond ?

« Ne l'avez-vous pas vu jouer sur le rivage ?

« Hélas ! le Rhône est si profond ,
 « Et l'on est si foible à cet âge !
 « Rendez , rendez l'enfant dans la foule égaré !
 « Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré !

« Ses cheveux du blé mûr ont la couleur dorée ,
 « Ses yeux sont noirs et doux , ses dents croissent encor ,
 « Ses pas abandonnés n'ont qu'un craintif essor ,
 « Et de bluets tantôt sa robe étoit parée .

« Vous pourrez le rencontrer nu ,
 « Car souvent la misère a dépouillé l'enfance :

« Vous l'aurez bientôt reconnu ,
 « L'ange qui pleure sans défense .
 « Rendez , rendez l'enfant dans la foule égaré !
 « Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

Le vieux crieur se tut. De la morne assemblée
 Il attendit long-temps un mot , un seul... en vain !
 Les mères enchaînoient leurs enfants sur leur sein ,
 Et de vagues frayeurs cette nuit fut troublée .

On dit qu'un mendiant passa ,
 Couvert d'affreux lambeaux , à la marche furtive ,

Et qu'un jeune cri s'effaça
 Dans l'air avec la voix plaintive :
 « Rendez , rendez l'enfant dans la foule égaré !
 « Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré ! »

MADAME DESBORDS VALMORE

MM.

	Pages
DELON.—Le Retour à la Campagne.....	120
DENNE - BARON. — Le Couvent, stances élégiaques.....	186
DEUX (J. J. A.).—Chant de mort.....	131
DESBORDES VALMORE (M ^{me}). — L'Aveugle ou le Vieux Crieur du Rhône.....	126
La suite du dit.....	96
DEVILLE (Alberic). — Les Sapins et les Genets , fable.....	36
DUFRENOY (M ^{me}).—Épître à Suzanne.....	55
DURANGEL.—Ode à mon père.....	118
Ode à Bacchus.....	129
Ode à Faune.....	147
ENJALRIC (P.) Le martyr.....	71
FABIUS LEBLANC.—Ballade.....	14
Le Vœu.....	162
FLEURY (H.).—La Maison de campagne que je voudrais avoir.....	203
GENSOUL (Justin.) L'Indifférence.....	133
GÉRAUD (Edmond). L'oiseau des Canaries....	37
GIRARDIN (M ^{me} de).—La Noce d'Elvire.....	180
GRANDMAISON (M ^{lle} de).—A mon Chevreau..	74
GUERIN (H. L.).—Un souvenir, élégie.....	158
La Veuve du soldat.....	194
GUIRAUD (Alex.).— L'Aumône.....	102
Le Jenne Poète à Leucade , élégie.....	114